

FEUILLETON DU "SAMEDI", 15 OCTOBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

XXXII

Séparation

(Suite)

—A peu près. Je l'ai vu avant-hier. Il a trouvé de l'ouvrage dans une nouvelle fabrique de vélocipèdes. On serait content à la maison, si la pensée du père n'était pas toujours là. Je ne vous ai pas présentée à maman ; mais elle vous connaît, Florentine ; je lui ai tant parlé de vous !

—Et vous lui avez confié nos projets ?

—Non, Florentine ; vous ne m'aviez pas encore autorisé. N'importe ! la mère sait que je vous aime, elle sait que nous nous aimons et que vous êtes aussi belle que bonne, et instruite, et...

—Bref, interrompit-elle, vous ne lui avez pas dit du mal de moi.

—Oh !

—Et elle me recevra bien ?

—Comme sa fille.

La présentation se fit dès le lendemain devant toute la famille rassemblée. La maman Jordanet, ravie, embrassa d'un bon cœur sa future bru, disant :

—Nous ne saurions trop vous remercier. C'est grâce à vous que mon garçon est devenu un homme tout à fait sérieux.

—Sérieux, fit-elle ; il l'était avant de me connaître. Pour n'être à charge à personne, il en a enduré, allez ! Vous pouvez l'écrire à son père, sans crainte de rien exagérer.

Jean était aux anges. Sa physionomie ouverte, tout empreinte de radieuse félicité, formait un contraste avec celle de Médéric, si sombre, si taciturne. C'est que Médéric, lui, ne voyait pas l'avenir en rose, comme son frère. Il pensait à Suzanne, à la pauvre Suzanne, dont il craignait d'apprendre la mort, d'un jour à l'autre ; il pensait au père de Suzanne, cet étrange Mascarot, qui passait autrefois pour un être paisible, inoffensif, et dont le hasard lui avait révélé l'atroce jalousie, la cruelle violence.

Louise n'était guère moins préoccupée ; car elle avait beau se raisonner, une sympathie irrésistible l'attirait vers le filloul de madame de Savenay, le jeune officier qui l'avait remarquée dans des circonstances si terribles et qui avait trouvé le moyen de la revoir, malgré tous les obstacles.

La maman de Jordanet invita Florentine à s'asseoir à sa table, à partager le modeste repas. L'artiste accepta, le sourire aux lèvres, tout heureuse d'avoir sa place dans cet intérieur qui respirait, en dépit de l'infortune, le calme et la sérénité du devoir accompli.

Un seul détail faisait ombre au tableau : Camille, cela se voyait du reste, était la coquetterie personnifiée. Elle se coiffait d'une façon prétentieuse et ne manquait jamais l'occasion de se regarder dans la glace.

Après le dîner, on laissa un instant les misères de la vie pour fêter les heureuses fiançailles de Jean et Florentine. Jean, invité à montrer son talent de comique, s'exécuta, mais à regret. Encore choisit-il le sujet le plus convenable de son répertoire. La peur de déplaire à sa fiancée l'empêcha de donner un libre cours à son tempérament de mime. Florentine s'amusait de ses craintes.

—Un peu d'entrain, lui disait-elle entre chaque couplet. Si le père Chantal vous entendait, il ne serait pas content.

—Le père Chantal ! s'écria Jean, je m'en moque un peu. Il ne me reverra jamais... tout au moins dans sa troupe. Chacun son métier.

Et il se redressa fièrement, comme s'il portait déjà l'uniforme.

On ne se sépara qu'à onze heures du soir. Les deux frères accompagnèrent Florentine à son hôtel ; puis Jean refit la conduite à Médéric.

—Va, lui disait-il en chemin, j'ai une rude chance dans mon malheur. Car enfin, si j'avais été un bon ouvrier comme toi, un garçon sérieux, je ne serais jamais entré au beuglant du père Picoigne. Par conséquent... suis-moi bien...

—Je n'en perds pas un mot, assura Médéric.

—Par conséquent, dis-je, je n'aurais jamais connu Florentine.

—C'est certain ; mais tu en aurais peut-être connu une autre.

—Tais-toi donc ! il n'y a pas deux Florentine. C'est la merveille des merveilles. Belle, n'est-ce pas ? tu ne peux pas dire le contraire.

—Très belle.

Médéric, pensant à la fille de Mascarot, donnait la palme de beauté à Suzanne, mais hélas ! cette beauté, qui tenait à la fois de l'ange et de la femme, ne pouvait régner longtemps sur la terre.

—Si elle n'était que belle, continua Jean, on pourrait s'en lasser. Les belles filles ne manquent pas. Mais la première qualité de Florentine, c'est la bonté. Cela se voit du premier coup, n'est-ce pas ?

—Elle m'a produit un excellent effet : mais enfin, tu avoueras que je n'ai pas encore eu le temps de l'observer. Elle a toujours fait la conquête de ma mère, ce qui est le principal.

—Moi, je ne lui connais pas un défaut. Si elle n'était que belle et bonne, mais elle est instruite comme pas une. Tu sais, elle était toujours la première, dans ses classes, à la Légion d'honneur.

—Je ne le savais pas ; mais je le suis maintenant.

—Et énergique ! Elle suit droit son chemin, sans broncher d'une ligne. Elle en a, de la volonté, et du tact, et de la patience ! Tiens ! elle m'a posé, comme condition, de faire mon chemin dans l'armée ; eh bien, je le ferai mon chemin... dans l'armée.

—Allons, dit Médéric, je vois que tu as trouvé en Florentine une étoile qui te guidera dans la bonne voie. Reste les yeux fixés sur elle. Mais es-tu bien certain que la carrière militaire te conviendra ? Je ne l'aurais jamais cru, moi.

—C'est celle que Florentine m'a choisie ; donc, elle me convient.

—Florentine, où la carrière ?

—Les deux, frangin, puisque, pour avoir l'une, je suis obligé d'accepter l'autre.

—Drôle de vocation, tout de même ! Méfie-toi de ton caractère au régiment.

—J'ai un très bon caractère, depuis que je connais Florentine.

Ah ! ce nom, comme il lui semblait doux, comme il aimait à le prononcer, et quelles tendres inflexions il y mettait.

—Et toi, Médéric ? demanda-t-il, est-ce que ton cœur est toujours vacant ?

—Oh ! moi, j'ai bien autre chose à penser.

Jean lui pressa tendrement le bras.

—C'est vrai, j'oubliais, mon bon petit frère, que tu es un esclave du devoir. Tout ton cœur appartient à maman, à nos sœurs, l'amour ne saurait y trouver un petit coin. Va, je t'admire et je te chéris. Ah ! que je voudrais donc te voir heureux, toi aussi !

—C'est impossible, Jean. Et le père, qui est là-bas, qui souffre mille tortures !

Dans l'élan de sa passion, Jean l'oubliait un peu, ce pauvre père. Il demeura silencieux, tout contrit. Il avait surpris des larmes dans les yeux de son frère, et il y voyait comme un reproche.

Médéric aurait bien désiré lui confier tout ce que le hasard lui avait fait apprendre à Crézancy sur l'énigmatique Mascarot ; mais à quoi bon !

Que savait-il en somme ? rien de précis, rien qui pût faire la lumière sur le mystère de la rue Daunou.

Médéric garda son secret, afin de ne pas troubler inutilement le bonheur de Jean.

Le 13 novembre, à huit heures du matin, Jean Jordanet se rendit conformément à sa feuille d'appel, au bastion 68, porte de Châtillon. Il avait dit adieu à sa mère et à ses sœurs, retenues au travail par la cruelle nécessité, et il était parti en compagnie de Médéric et de Florentine.

—A tout à l'heure, dit-il à ces derniers en franchissant l'entrée du terrain clos par une palissade et où se trouvaient, de distance en distance, en face du bureau de recrutement, des poteaux surmontés chacun d'un écriteau qui servait de point de ralliement aux conscrits.

Il ignorait qu'une fois entré là, on n'en sortait plus que pour se rendre à la gare. La physionomie de Jean contrastait singulièrement avec celles des autres jeunes gens.

La plupart, encore émus par les libations de la veille, affectaient une gaieté qui sonnait faux. Lui, calme, résolu, en pleine possession de son sang-froid, semblait déjà pénétré de l'esprit militaire. Le regard fier, la tête haute, il s'avancait au milieu de la cohue, sans voir personne, cherchant le poteau affecté au 83e de ligne.

Comme il s'arrêtait devant ce poteau, au pied duquel se trouvait le sous-officier chargé de prendre livraison des hommes et de les amener à Blois, ces paroles, prononcées d'une voix avinée, lui fouettèrent la figure comme un coup de cravache.

—Tiens ! voilà Carillon ; on va rigoler. Mince de blair !

Jean, rouge de colère et d'indignation, toisa celui qui l'interpellait ainsi.

—Je ne vous connais pas, lui dit-il, et je vous défends de m'adresser la parole.

—Ah ! tu ne me connais pas, Carillon, répliqua l'autre avec l'accent faubourien du rôle de barrières. Moi, j'te connais, j'ai même payé pour ça, Carillon, chez l'père Picoigne.

Et l'affreux voyou lui tendit la main. Jean lui tourna le dos.

—T'es fier, Carillon, dit l'autre en traînant sur chaque mot

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.